

**LE MÉTISSAGE CULTUREL DANS LE ROMAN BAKHITA
DE VÉRONIQUE OLMI**

**CULTURAL METISSAGE IN THE NOVEL BAKHITA
BY VÉRONIQUE OLMI**

**EL METISSAGE CULTURAL EN LA NOVELA BAKHITA
DE VÉRONIQUE OLMI**

Sonia VAUPOT¹

Résumé

Le roman Bakhita, de Véronique Olmi, évoque la violence qui souligne la mémoire coloniale, mais aussi les scissions dues à la différenciation et au métissage. Née au Darfour au XIX^e siècle et achetée comme esclave par un notable arabe, puis un général turc, Bakhita est finalement acquise par le consul d'Italie à Khartoum qui l'emmène en Italie où elle entre dans les ordres. Bakhita se retrouve donc dans des situations de métissage caractérisées par la domination de langues et de culture étrangères. Dans cet article, nous nous pencherons tout d'abord sur la notion de métissage, un terme largement utilisé et marqué par l'empreinte coloniale. Nous aborderons ensuite le thème de la quête de l'identité dans le contexte de métissage culturel vécu par la protagoniste.

Mots-clés : littérature française contemporaine, métissage culturel, identité, colonialisme

Abstract

The novel Bakhita, by Véronique Olmi, evokes the violence that underlines colonial memory, but also divisions due to differentiation and métissage. Born in Darfur in the 19th century and bought as a slave by an Arab notable and later by a Turkish general, Bakhita was finally acquired by the Italian consul in Khartoum. Later, she was brought to Italy where she joined the religious order. Bakhita finds itself in situations of métissage characterized by the domination of foreign languages and culture. In the article, we will first look at the notion of métissage, a term widely used and marked by the colonial imprint. Then, we will address the theme of the quest for identity in the context of the cultural métissage experienced by the protagonist.

Keywords: contemporary French literature, cultural métissage, identity, colonialism

¹ sonia.vaupot@ff.uni-lj.si, Université de Ljubljana, Slovénie.

Resumen

La novela Bakhita, de Véronique Olmi, evoca la violencia que subraya la memoria colonial, y también las divisiones debidas a la diferenciación y al mestizaje. Nacida en Darfur en el siglo XIX, Bakhita fue comprada como esclava por un notable árabe y luego por un general turco, antes de ser adquirida por el cónsul italiano en Jartum quien la llevó a Italia. Más tarde se convirtió en una hermana religiosa. Bakhita se encuentra así en situaciones de mestizaje caracterizadas por el dominio de lenguas y culturas extranjeras. En este artículo, primero veremos la noción de mestizaje, un término ampliamente utilizado y marcado por la impronta colonial. Luego, abordaremos el tema de la búsqueda de la identidad en el contexto del mestizaje cultural vivido por la protagonista.

Palabras clave: literatura francesa contemporánea, mestizaje cultural, identidad, colonialismo

Dramaturge, comédienne, nouvelliste et romancière, Véronique Olmi a fait des études en art dramatique avant de travailler à la mise en scène. Elle écrit ses premières pièces de théâtre dans les années 1990, puis se tourne vers l'écriture romanesque et publie plusieurs romans. Paru en 2017 aux éditions Albin Michel, récompensé par le Prix du roman Fnac et finaliste du Prix Goncourt la même année, le roman de Véronique Olmi, *Bakhita*, connaît immédiatement un vif succès. L'une des raisons est certainement que l'auteure, en se basant sur des faits réels, raconte le destin hors du commun d'une ancienne esclave, originaire du Darfour, devenue religieuse, sainte Joséphine Bakhita. Toutefois, ce roman poignant décrit bien plus que le destin individuel d'une victime de l'esclavage, il pointe le doigt sur les crimes perpétrés au Soudan, et se frotte également à l'histoire en évoquant notamment les conflits au Darfour et la montée du fascisme en Italie.

Capturée à l'âge de 7 ans, Bakhita subit l'esclavage jusqu'à l'adolescence. De culture animiste, elle sera confrontée tour à tour aux cultures africaine, arabe et turque, avant de quitter le Soudan pour l'Italie où elle s'installera définitivement et y découvrira de nouvelles mœurs. Bakhita subit toute sa vie la diversité culturelle, celle des traditions, des coutumes, des rituels, etc. de l'Autre. Après être passée entre les mains de maîtres successifs, elle tente de se raccrocher tant bien que mal à son passé, mais semble perdre peu à peu son identité et, de ce fait, le lien qui l'unissait à sa communauté d'origine. L'esclavage et la diversité culturelle la plongent dans une crise identitaire avant qu'elle ne se tourne vers la religion catholique. Toutefois, ce métissage culturel façonne sa personnalité et semble renforcer un sentiment d'insoumission intérieure. À la fin de sa vie,

face à la mort, elle se souvient de sa culture et de sa famille, et elle renoue avec la mémoire collective de sa tribu africaine. Il sera donc question de mettre en lumière cette quête d'identité face au métissage culturel auquel la protagoniste est confrontée tout au long du roman.

Le concept de métissage

Le terme métissage est étroitement lié, depuis sa création dans les années 1830, au croisement entre individus appartenant à des races différentes. Cette expression vient du latin « misceo, miscere », qui signifie « mélanger, mêler, unir, allier » et « mixtus » (métis) ; le substantif « mixtio » (mélange), et « mixtura » (action de mélanger et choses mélangées, mixture). *Le Grand Robert de la langue française* (1989) le définit, d'une part, comme la « production d'individus métis dans une société » et d'autre part, au sens large du terme, comme une « hybridation » biologique et zoologique.

Ce terme¹ apparaît pour la première fois en espagnol et en portugais dans le contexte de la colonisation pour désigner les individus métis ou les personnes appartenant à deux peuples ou deux groupes d'origine ethnique différents dont, en général, l'un est en position dominante (le colonisateur) et l'autre en position dominée (le colonisé, l'esclave, etc.). D'abord connotée négativement, la notion de métissage est, par la suite, valorisée au début du XX^e siècle, dans sa double dimension biologique et culturelle. Elle tire aussi son origine de la créolisation. En effet, dans la littérature francophone, le métissage est souvent lié à l'identité culturelle et particulièrement à la notion de créolité. Certains écrivains antillais et africains (Bernabé, Chamoiseau, Confiant, etc.) vont ainsi revaloriser le phénomène du métissage à travers leurs œuvres. Pour sa part, Glissant donne au terme « métissage » une signification plus restreinte, celle de « rencontre » ou de « synthèse » entre deux cultures:

Si nous posons le métissage comme en général une rencontre et une synthèse entre deux différents, la créolisation nous apparaît comme le métissage sans limites, dont les éléments sont démultipliés, les résultantes imprévisibles. La créolisation diffracte quand certains modes de mélanges peuvent concentrer une fois encore.²

D'une manière générale, la notion de métissage est liée au croisement de races. Devenant culturel, le métissage se rapporte à l'interpénétration des sociétés et des cultures. Une culture peut être

¹ Laplantine, François et Nouss, Alexis, *Métissages de Arcimboldo à Zombi*, Pauvert, Paris, 2001, p.14.

² Glissant, Édouard, *Poétique de la Relation*, Gallimard, Paris, 1990, p. 46.

mêlée d'une façon ou d'une autre d'éléments exogènes. Selon Jacques Audinet³, ce domaine paraît traduire ce qui constitue l'expérience majeure de notre époque. Ainsi, tout ce qui constitue l'humanité peut être qualifié de métissage culturel, non seulement les personnes d'une origine double ou multiple, mais aussi les comportements, la cuisine et la mode, les arts et les rites, la littérature et les religions, etc. Le métissage culturel est ainsi marqué par l'influence de cultures différentes qui sont en contact les unes avec les autres. On parle aussi du métissage des modes de pensées, des coutumes, des cultes ou des valeurs, etc. Le métissage peut être un état de culture, un univers lié à des familles ou à des milieux, ou encore à l'expérience du voyage ou de l'émigration. C'est donc au sens sociologique du terme que nous le comprenons. Par ailleurs, ce concept porte, notamment dans les espaces culturels caraïbe et africain, les traces de l'esclavage, la colonisation et l'héritage colonial.

Les usages contemporains du concept de métissage renvoient ainsi à des enjeux très différents et partiellement opposés : à la conception coloniale du métissage culturel, qui trouva nombre de porte-paroles également parmi les intellectuels africains et caraïbes des années 30 et 40 — comme le Sénégalais Ousmane Socé ou l'Antillais Gratien Candace —, s'oppose celle de la créolité marquée fondamentalement par une « attitude de résistance » face à la domination culturelle et politique occidentale.⁴

D'une part, on lui associe le concept de violence.⁵ En effet, les affrontements sur les différents continents ont mené à une rencontre difficile entre des cultures, des mentalités et des religions différentes. D'autre part, le métissage peut être considéré plutôt comme une dynamique hybride⁶. L'analyse des nombreux affrontements entre les envahisseurs européens et les sociétés indigènes qui mêlent colonisation, résistance et métissage⁷ mène au fait que le métissage donne naissance à une culture provenant de l'Amérique, l'Afrique,

³ Audinet, Jacques, *Le Temps du métissage*, Éditions de l'Atelier, Paris, 1999, p. 57.

⁴ Lüsebrink, Hans-Jürgen, « Métissage. Contours et enjeux d'un concept carrefour dans l'aire francophone » in *Métissages : les littératures de la Caraïbe et du Brésil*, Volume 25, numéro 3, hiver 1993, pp. 93-106.

⁵ Fuentes, Carlos, *Le sourire d'Érasme : épopée, utopie et mythe dans le roman hispano-américain*, Gallimard, Paris, 1992, p. 340.

⁶ Gruzinski, Serge, *La pensée métisse*, Fayard, Paris, 1999, p. 10.

⁷ Ibid.

l'Europe et l'Asie. Gruzinski considère, en outre, que cette culture métissée n'est pas figée dans le temps, mais au contraire qu'elle évolue.

Par conséquent, l'esclavage et la colonisation sont deux facteurs qui ont créé et nourri le métissage culturel. Cette diversité apparaît tout au long du roman de Véronique Olmi. La jeune Bakhita est en effet confrontée à plusieurs cultures : la culture de ses ancêtres à laquelle elle restera profondément attachée ; les cultures arabes, turques et musulmanes qu'elle côtoiera au fur et à mesure des péripéties qui bouleverseront sa vie d'esclave ; la culture italienne et catholique qui symbolise son affranchissement et marque un retour vers la paix intérieure. Cette diversité a engendré l'oubli partiel de ses racines et l'adoption de mœurs nouvelles, mais aussi un permanent va-et-vient culturel. C'est dans ce contexte de métissage culturel, parsemé de violence et de drames, que la protagoniste est confrontée à son destin d'esclave dans une société africaine métissée, avant de quitter le Soudan et de devenir, en Italie, une femme enfin libre qui trouve refuge dans la religion catholique. Bien que vivant dans une société qui admire son courage, elle restera toutefois pour certains « une curiosité », « une étrangeté » ou le « diable noir ».

Perte et (re)construction identitaire

Les premières pages du roman racontent la vie heureuse d'une petite fille, Bakhita, née dans le village d'Olgassa, au Darfour, en 1869. À l'âge de 5 ans, elle est témoin de l'enlèvement de sa sœur aînée, Kismet, par des trafiquants d'esclaves. Puis, elle se fait à son tour enlever, à 7 ans, alors qu'elle se promenait dans un champ, avant de devenir esclave. Arrachée à sa tribu et à ses proches, elle perd la mémoire de son enfance, sa langue, son village, empêchant de ce fait tout retour vers les siens.

L'incipit s'ouvre sur le sentiment de perte d'identité qui résume le cours de la vie du personnage principal, Bakhita : « Elle ne sait pas comment elle s'appelle. Elle ne sait pas en quelle langue sont ses rêves. Elle se souvient de mots en arabe, en turc, en italien et elle parle quelques dialectes. » Bakhita, à qui on a volé son identité, oublie rapidement son nom de naissance. L'oubli du nom de naissance reflète la force du traumatisme vécu par l'enfant qui perd ainsi tout lien avec sa famille, son milieu, ses racines. Faisant abstraction de la réalité, l'amnésie de sa petite enfance est certainement due aux chocs post-traumatiques vécus. Ce point définit, en somme, la condition initiale de l'esclave qui perd non seulement sa liberté et est dépendant d'un maître qui peut en tirer profit, mais il

perd aussi toute identité, tout rattachement à sa famille ou son lignage et tout lien avec ses origines. Cela résume aussi le statut de l'esclave qui est un individu exclu de la société, sans identité sociale et sans appartenance à une communauté.

Ses ravisseurs vont la rebaptiser Bakhita, qui signifie ironiquement en arabe « chanceuse, fortunée ». C'est « un nom musulman pour qu'elle devienne musulmane, mais aussi pour qu'on les confonde toutes, que personne ne retrouve personne, les cartes sont brouillées, elles font partie du grand troupeau » (page 51). Ce geste confirme la négation de l'individualité et l'effacement de l'identité de l'esclave. Or Bakhita n'aime pas ce nouvel appellatif, car elle a peur que « le soleil et la lune ne la reconnaissent pas » (page 40). Mais, on l'oblige à le mémoriser. Sur le long chemin qui la conduit vers sa destinée d'esclave, elle se sent délaissée : « Elle que son père avait présentée à la lune, elle qui se savait l'invitée de la terre, voilà que l'univers ne la protège plus (page 44). Elle oublie peu à peu ses racines en acceptant son destin d'esclave. En revanche, elle n'oubliera jamais sa mère : « pas un matin ne se lève sans qu'elle pense à sa mère assise sur le tronc du baobab » (page 217). Elle a souvent le sentiment de sa présence auprès d'elle et est persuadée qu'au même instant sa mère pense aussi à elle. Elle pense aussi souvent à sa sœur jumelle et à son aînée, elle aussi esclave, gardant ainsi un lien spirituel avec ses proches : « Elle se souvient de Kishmet, ce talisman, cette obsession, le prénom que sa sœur ne porte sans doute plus » (page 174).

Bakhita a tout contre elle, la couleur de sa peau, sa race, le contexte historique. C'est dans la violence et une forte souffrance qu'elle se forgera une identité de survivante. Elle sera revendue à plusieurs reprises sur les marchés. Son statut d'esclave changera avec ses maîtres. Après une première phase de rupture originelle avec ses proches, privée de protection, débutera une deuxième et longue phase de circulation qui consommera cette rupture par l'éloignement géographique, social et religieux. Achetée par un notable arabe, elle devient le souffre-douleur de ses filles et de son fils adolescent qui la viole alors qu'elle a 10 ans. Il la traite avec une telle brutalité qu'elle restera près d'un mois sans pouvoir bouger, allongée sur sa natte « à tenter de survivre ». Considérée comme impure après cet acte, elle est vendue à un général turc et servira son épouse sadique où elle sera régulièrement battue, enchaînée et torturée. On lui infligera, entre autres, de terribles scarifications sur le corps.

L'oppression, qui altère l'identité des esclaves, est une des composantes du roman. Elle aborde les cruautés physiques et morales subies par l'esclave, la femme victime, la femme souffre-douleur, la possession sexuelle ou le viol. Mais l'esclave apparemment soumise ne se révolte pas, elle subit avec courage cette domination, tout en restant intérieurement insoumise. La dernière phase du roman peut être divisée en deux. Elle concerne d'abord l'intégration de l'esclave à titre temporaire. Adolescente, vers l'âge de 14 ans, Bakhita est vendue au consul d'Italie à Khartoum qui souhaite la rendre à ses proches, mais ayant tout oublié de son enfance, elle ne peut pas retrouver son village. À l'approche de la révolution, le consul doit quitter le Soudan. Bakhita insiste pour le suivre en Italie. Elle y devient la domestique d'un couple, ami du consul. Elle sauve à la naissance leur fille Mimmina dont elle deviendra la nourrice. Son intégration devient ensuite permanente lorsqu'elle découvre la religion chrétienne. L'esclavage n'existant pas en Italie, et étant majeure, elle est déclarée libre après un procès retentissant, car le couple refusait de lui donner sa liberté et souhaitait la ramener en Afrique. C'est donc par le biais de la religion qu'elle réussit à s'intégrer dans la société italienne. Elle entre dans l'ordre des Filles de la Charité et devient, en 1895, sœur Giuseppina Bakhita, mais les gens continuent de l'appeler « la Madre Moretta ».

Par conséquent, son statut évolue tout au long du roman et sa condition d'esclave s'améliore lors de la rencontre avec le consul italien. Pourtant, elle continue à être considérée comme une personne extérieure. Bien que certains droits lui soient concédés, elle reste parfois une exclue, car elle est la seule personne noire. Or, pour certains, le « diable est noir ». Bakhita meurt en Italie en 1947. Auparavant, elle raconte ses souvenirs d'Afrique qui seront publiés post mortem dans le Bulletin canossien.

Les mœurs sociales et culturelles soudanaises

L'ouvrage, *Histoire merveilleuse de Madre Giuseppina Bakhita* (1931) raconte le destin authentique de sœur Joséphine (Giuseppina) Bakhita. D'après cet ouvrage, celle qui deviendra sœur Bakhita est née dans la province du Darfour, région de l'ouest du Soudan, dans le petit village d'Olgossa, à l'ouest de Nyala, près du mont Agilerei, dans la tribu nubienne des Dadjo (Dajou, dans le roman), un peuple agriculteur, qui fait partie des groupes non arabes du Darfour.

Dans une interview,⁸ Véronique Olmi raconte qu'elle a lu les différentes versions du livre officiel, mais elle a choisi d'écrire un roman et non pas une biographie. Tout au long du roman, l'auteure s'infiltré dans la peau de son personnage à tel point que le récit soulève de nombreuses émotions (malaise, dégoût, sentiment d'impuissance...). C'est en employant un langage simple que Véronique Olmi nous raconte les épreuves subies par Bakhita sans toutefois s'apitoyer sur son sort, permettant de ce fait au lecteur de vivre la vie de la protagoniste.

Dans le roman, la famille est composée de trois frères, une sœur aînée de 14 ans, Kishmet, et de la soeur jumelle de Bakhita. Conformément aux mœurs locales, la sœur aînée, déjà mère d'un enfant, vit dans un autre village et « est triste d'appartenir à son mari et plus à son père », ce qui indique qu'il s'agit d'une tribu patriarcale. Kishmet est enlevée alors qu'elle venait passer l'après-midi chez sa famille. Les hommes de la tribu partent à sa recherche avec leurs lances et leurs tam-tams tandis que le sorcier fait des sacrifices, mais en vain.

Bakhita se souvient en partie de son village et de sa famille : des palmiers, des bananiers et des baobabs qui les protègent des rayons du soleil ; des fleurs aux grands pétales et aux couleurs vives, des plaines, etc. On apprend ainsi que sa tribu vivait en harmonie avec la nature. À sa naissance, le père les expose, elle et sa jumelle, à la lune pour les protéger et c'est la lune qui leur donne leur prénom. La tribu des Dadjo semble donc attachée à certains rites païens et ancestraux. Les croyances reliant l'homme et les puissances (sur)naturelles ou sacrées, nous permettent de penser que le village est animiste. Bakhita se souvient également de certaines traditions de sa tribu. Elle se souvient des fêtes (page 25) : deux ans avant de la marier, à l'âge de 7 ans, on peint son corps en rouge et on l'enduit d'huile. Sa mère lui tresse les cheveux avec des perles rouge, jaune et bleu. Elle entoure sa taille et ses poignets de perles, toujours rouge, jaune et bleu, qui avaient appartenu à ses ancêtres et étaient le symbole de sa tribu. On lui peint le visage et on lui tatoue les paupières. On orne sa tête de coiffure et de parure. Bakhita est imprégnée de cette ambiance, mais elle est encore trop jeune pour être totalement initiée à la religion du village. Elle se rappelle aussi

⁸ Le magazine *Le Point* (<https://www.lepoint.fr/>), du 13 septembre 2017. Consulté le 20 mars 2019.

les combats qui avaient lieu chaque année pour célébrer les moissons (pages 121-122). Les jeunes garçons qui étaient entrés dans l'âge d'homme luttèrent contre les adolescents d'autres villages « une lutte fraternelle, comme une danse ». Bakhita conservera quelques coutumes de sa tribu. Ainsi, bien plus tard, en Italie, tandis qu'elle est la nourrice de la petite Mimmina, « Un soir où la lune est grosse comme un soleil, violente et rouge, elle tend la petite fille vers elle et prononce trois fois son nom » (page 230). Bakhita poursuit ainsi ses rites anciens.

Face aux mœurs arabes et musulmanes

Au quatrième millénaire avant J.-C., la culture égyptienne est la première culture attestée dans la région du Soudan actuel. Le nord du Soudan va ensuite s'islamiser et s'arabiser sous l'influence des migrations de populations en provenance du nord tandis que le Sud voit l'arrivée de peuples issus de l'Afrique centrale et équatoriale. Au VII^e siècle, après s'être emparés de l'Égypte, les Arabes poussent jusqu'à la Nubie et commencent un commerce régulier d'esclaves. Ils sont en contact avec la région du Darfour à partir du VIII^e siècle.⁹ De 1820 à 1885, le Soudan est incorporé à l'Empire ottoman. Au XIX^e siècle, le pays est conquis par les forces turco-égyptiennes qui vont annexer le Darfour en 1874. Un important trafic d'esclaves sera alors mis en place parmi les populations africaines. Malgré une lutte contre l'esclavage et sa condamnation au Congrès de Paris en 1856, le XIX^e siècle reste marqué par l'apogée de la traite égyptienne qui aurait concerné 750 000 personnes.¹⁰ Peu à peu, les Soudanais vont se révolter. Mais, la Grande-Bretagne va s'emparer du Soudan avec l'aide de l'armée égyptienne. La domination anglo-égyptienne commencera en 1899 et durera jusqu'en 1956. Le Soudan sera alors administré conjointement par l'Égypte et le Royaume-Uni.

À la naissance de Bakhita, en 1869, le Darfour était sous le pouvoir turco-égyptien. Après un long voyage pédestre, elle est achetée à El Obeid par un riche arabe. Lorsqu'elle voit la maison de ce notable pour la première fois, elle la compare à un serpent : elle l'appelle d'ailleurs « la maison serpent ». Elle vit dans le harem, pendant trois ans, au service des fillettes du maître et devient le

⁹ Tubiana, Jérôme, « Le Darfour, un conflit identitaire ? » in *Afrique contemporaine*, 2005/2, n° 214, pp. 165-206.

¹⁰ Pétré-Grenouilleau, Olivier, *Dictionnaire des esclavages*, Larousse, Paris, 2010.

souffre-douleur de leur frère aîné. Selon la loi musulmane, ses petites maîtresses ne peuvent pas être vues par un homme, aucune ne sort seule et jamais après le coucher du soleil. Bakhita y découvre un nouvel univers : des femmes voilées, mais surtout des objets encore inconnus (babouches de soie, divans, fauteuils, tabouret, tapisserie, miroir, matelas de soie, chillas à même le sol, consoles dorées, plateaux de faïence et d'argent, etc. (pages 104-116).

Bakhita communique, certes avec difficulté, dans la langue de ses maîtres, mais elle gardera certains éléments qui la rattachent à sa famille (notamment sa mère) et sa culture africaine. Ainsi, après avoir été violée par le fils, alors qu'elle travaille dans la cuisine, Bakhita trouve un certain réconfort en regardant « le ciel, le jour qui va naître, elle se demande si au même instant sa mère est assise sur le front du baobab à terre, si elle regarde la naissance du jour, comme elle aimait à le faire » (page 130). La recherche désespérée de sa sœur aînée est un autre élément qui la lie à sa famille : « est-ce que Kishmet est LA ? » Elle se le demandera toujours (page 39). Elle aura même l'impression de la revoir sur un marché d'esclave : « Elle crie son nom et dans ce cri, elle reconnaît le cri des femmes dans Olgossa en feu (...) » (page 125). Enfin, elle reste très attachée à la mélodie de la chanson enfantine « Quand les enfants naissaient de la lionne » qu'elle apprend à sa petite copine esclave Binah et qu'elles fredonnent pour se rassurer « à l'intérieur d'elle, les mots et le rythme de sa langue maternelle pour ne pas oublier et se tenir éloignée le plus possible » (page 113) de ce qu'elle voit et de ce qu'elle comprend. Dans la croyance animiste, l'homme est en effet lié aux esprits, à la nature et au monde végétal et animal. On peut donc penser que l'enfant puise sa force dans cette représentation de la mère-lionne. Cette chanson, elle ne la chantera jamais à ses petites maîtresses musulmanes, même si elle sait la chanter en arabe (page 174).

Confrontée aux mœurs turques

Une deuxième période s'ouvre pour Bakhita qui, considérée comme impure après avoir le viol, sera vendue à 10 ans à un général turc au service du gouvernement turco-égyptien. Elle y restera quatre ans (jusqu'en 1882) au service de son épouse et de la mère de ce dernier, qui se détestent entre elles. Elle y subira les pires sévices : le fouet quotidien ; une lourde chaîne aux pieds pendant un an ; la cérémonie quotidienne où elle doit habiller l'épouse du général, mais surtout sans la toucher (pages 135-136) sous peine d'être fouettée ; le

douloureux « jeu du torchon » du général ou la torsion des seins (page 139). Par ailleurs, le roman décrit l'horreur de la cérémonie du tatouage. Pour qu'elle soit exhibée en ville et dans les harems devant leurs amies, l'épouse du général et sa belle-mère payent une femme qui fit à l'aide d'un rasoir une centaine d'entailles sur le ventre, les bras et la poitrine de Bakhita et de deux autres esclaves, dont une petite fille qui en mourra.

La tatoueuse a les mains et les bras inondés de sang, mais elle ne s'en préoccupe pas, elle va jusqu'au bout de sa commande, et une fois que les entailles sont terminées, avec beaucoup d'application elle ouvre chaque plaie pour les remplir de sel, et puis elle appuie dessus très fort, pour que le sel pénètre bien. (page 152)

Après cette violente et douloureuse cérémonie de scarification, Bakhita est épuisée et son corps est un enchevêtrement de douleur. Pour calmer ses souffrances, son âme cherche sa sœur Kishmet et elle serre « le poing pour tenir la main de sa mère dans la sienne » (pages 163-164).

D'une certaine façon, Bakhita cherche à comprendre la culture musulmane. Ainsi, elle tente de « compter les fêtes d'Allah, les saisons des pluies mais c'était embrouiller et décourageant le plus souvent » (page 142). Elle a également conscience des différences culturelles : par exemple, si être nue à Olgossa était « aussi naturel que l'herbe dans le vent, être vêtue d'un simple pagne dans la maison du maître est une honte permanente » (page 138). Mais, face à l'hostilité et la cruauté de ses maîtres, elle se replie sur elle-même. Au début de cette sombre période, Bakhita tente, en vain, de se souvenir des histoires de son enfance, de sa langue, mais elles semblent désormais appartenir « à une autre, une petite fille sans nom. » L'image de sa mère et les voix de son village se dérobent, son dialecte s'appauvrit :

La nuit, aucun son ne fait revivre un peu de la douceur passée, les sept années de sa vie de Dajou, sa jumelle, douce et bonne, qui avait peur des traces des serpents et qui posait la tête dans le cou de son père le soir, quand le soleil disparaissait derrière la colline. (page 137)

Peu à peu, ses souvenirs réapparaissent. Si la lionne est la métaphore de la mère, l'oiseau « aux ailes repliées et qui dort

doucement » (page 138) la désigne. Comme l’oiseau, elle se réveillera doucement : elle tente de se rappeler les herbes et les plantes que sa grand-mère pilait pour soigner chacun et ce qu’elle a retenu de sa vie de petite fille (page 142). Elle se souvient aussi de son corps assis sur le front du baobab à terre, quand elle attend le lever du soleil. Toutefois, le visage de sa mère a changé, même si « son amour pour le matin qui vient est éternel ». Pour survivre, Bakhita écoute la terre et, un jour, elle se réveille, car « La terre lui a parlé, la terre sacrée qu’honorent les gens de sa tribu s’est adressée à elle. Alors elle se lève » (page 146). Son esprit animiste est toujours présent. En effet, elle se rappelle la petite Yebit, morte lors de l’horrible séance de tatouage, la porte-parole des jeunes victimes de l’esclavage, et regrette de n’avoir pas pu la protéger, mais surtout de n’avoir rien gardé de cette enfant qu’elle aurait pu mettre en terre et offrir aux esprits :

Alors Bakhita regarde le ciel avant la naissance du jour et elle a demandé aux étoiles de lui pardonner. Mais les étoiles sont restées froides. Bakhita a baissé les yeux et elle a demandé à la terre de lui pardonner. Mais la terre est restée muette. (page 154)

En Italie, délivrance et retour spirituel aux origines

Devant la menace mahdiste, le général turc et sa famille quittent le Darfour. Bakhita, alors âgée de 14 ans, est revendue, à Khartoum, à Calisto Legnani, un commerçant et agent consulaire italien, où elle reprend une vie humaine. Elle demeurera chez lui durant deux ans. Le consul tentera en vain de la rendre à sa famille et sa tribu, mais Bakhita est incapable de décliner son identité de naissance. Face aux schismes politiques qui affectent le Soudan, le Consul abandonne lui aussi Khartoum. Bakhita insiste pour accompagner son nouveau maître en Italie. D’abord récalcitrant, il accepte et commence ainsi leur long voyage vers l’Italie.

Avant de quitter le Soudan, à 16 ans, elle est hantée par des sentiments contradictoires. En abandonnant cette terre, elle quitte l’idée de retrouver un jour son nom, celui « que son père a offert à la lune » (page 187). Elle parle à sa jumelle pour lui demander de porter cette part d’elle reliée aux ancêtres et de prononcer souvent son nom pour qu’il résonne parmi les éléments de la nature. Elle garde aussi un peu de terre rouge dans son mouchoir. Enfin son départ pour l’Italie marque sa délivrance. Une fois à Gênes, le consul l’offre en cadeau à ses amis les Michieli qui tiennent, entre autres, un hôtel à

Souakin, au Soudan. En Italie, Bakhita découvre un pays où les femmes ne sont pas voilées et ne vivent pas dans un harem. Elle comprend que l'esclavage et les sévices n'y sont pas pratiqués. Pourtant, lorsque son calvaire prend fin, ses souvenirs se dérobent. Elle ne se souvient plus de sa langue maternelle et n'arrive plus à chanter sa chanson « Quand les enfants naissaient de la lionne » (page 174). Elle s'efforce, en vain de se rappeler sa famille, les cérémonies et les rituels de son village.

Bakhita revient au Soudan, à l'âge de 18 ans, avec le couple qui l'engage pour travailler dans leur hôtel. Puis, Madame Michieli la ramène en Italie avec sa fille Mimmina et, lorsqu'elle part de nouveau en Afrique pour ses affaires, elle les confie toutes deux aux Sœurs canossiennes. Plus tard, lorsque la famille Michieli exige qu'elle les suive à Suakin, Bakhita refuse obstinément par peur de revivre son passé, car elle a compris que « L'esclave qui pose un pied sur le sol italien brise ses chaînes » (page 302). Elle entre au cloître (page 282) où, pendant un an, elle va apprendre une nouvelle langue, de nouvelles histoires, des prières, des « chants qui parlent de Dieu ». Cela lui permettra d'être acceptée dans une nouvelle communauté, de se créer une nouvelle famille d'adoption et de passer à une vie sans violence.

Elle sera enfin libre aux yeux de la loi italienne en novembre 1889, après un procès retentissant. Devenue sœur Bakhita, elle retrouve peu à peu quelques souvenirs de sa culture initiale à travers les récits : elle raconte l'Afrique à une jeune fille Ida (page 409) ; elle se souvient de sa comptine « Quand les enfants naissaient de la lionne », qu'elle chante aux orphelines dont elle s'occupe, dans un mélange de dialectes puisqu'elle a oublié sa langue maternelle (pages 419-420). Plus elle approche de la fin de sa vie, plus les souvenirs réapparaissent. Elle retrouve ainsi une part de son identité première. Elle revoit sa mère en songe (page 426), elle se souvient de la couleur de l'Afrique (page 429). Sur son lit de mort, elle voit sa mère qui se tient derrière elle :

La main souple dans ses cheveux tressés, elle ajoutait de toutes petites perles colorées qui venaient de sa propre mère, et de plus loin encore, toutes les femmes de cette famille dajou qui vivait au bord de la rivière depuis si longtemps. Elle a senti la bouche de sa mère sur sa nuque, des lèvres fraîches, mouillées, qui avant de l'embrasser ont mordu sa peau toute neuve et

chuchoté à son oreille, d'une façon unique, joyeuse et infallible, son nom de naissance. (page 454)

La rencontre avec la mort lui permet un retour vers le passé et la réappropriation de son identité. Tout au long de sa vie, Bakhita restera tournée vers la lumière, notamment celle de Dieu, et non la haine. Elle meurt en 1947, à Schio, en Vénétie, et fut canonisée par le pape Jean-Paul II en 2000.

Inspirée d'une histoire vraie, le récit du périple de la vie de Bakhita est violent et dynamique. On assiste au combat intérieur et à la résilience de la protagoniste, à un va-et-vient continu entre le passé et le présent, à la recherche de l'identité initiale à travers le métissage culturel vécu dans le contexte historique et politique de l'esclavage au Soudan, puis de l'Italie religieuse et fasciste. En gommant la violence et les souffrances de l'esclavage, la religion lui permet de bâtir un pont entre le passé et le présent, d'accepter l'Autre et ses différences, et de retrouver le sentiment d'appartenance à une communauté.

Texte de référence

Olmi, Véronique, *Bakhita*, Albin Michel, Paris, 2017. Dans le texte, toutes les références portent sur cette édition.

Bibliographie

- Audinet, Jacques, *Le Temps du métissage*, L'Atelier, Paris, 1999
Fuentes, Carlos, *Le sourire d'Érasme : épopée, utopie et mythe dans le roman hispano-américain*, Gallimard, Paris, 1992
Glissant, Édouard, *Poétique de la Relation*, Gallimard, Paris, 1990
Gruzinski, Serge, *La pensée métisse*, Fayard, Paris, 1999
Laplantine, François et Nouss, Alexis, *Métissages de Arcimboldo à Zombi*, Pauvert, Paris, 2001
Le Point (<https://www.lepoint.fr/>), 13 septembre 2017
Lüsebrink, Hans-Jürgen, « Métissage. Contours et enjeux d'un concept carrefour dans l'aire francophone » in *Métissages : les littératures de la Caraïbe et du Brésil*, Vol. 25, n° 3, hiver 1993
Pétré-Grenouilleau, Olivier, *Dictionnaire des esclavages*, Larousse, Paris, 2010
Tubiana, Jérôme, « Le Darfour, un conflit identitaire ? » in *Afrique contemporaine*, 2005/2, n° 214